

Le fou des livres

Claude Vaillancourt

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14154ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, C. (2007). Le fou des livres. *Moebius*, (113), 149–153.

CLAUDE VAILLANCOURT

Le fou des livres

La plupart des gens aiment se fixer des dates butoirs auxquelles sont reliées les plus diverses résolutions : avant la fin du mois, de la semaine, de l'année, je lis tel ou tel livre, j'écris à une amie perdue de vue, j'entreprends ce changement majeur dans ma vie dont je rêve depuis trop longtemps. Ces bonnes intentions ressemblent le plus souvent aux résolutions du jour de l'An. Elles meurent tout bonnement, dans l'indifférence, réapparaissent parfois comme un vague remords lorsqu'on s'aperçoit enfin qu'on ne les a pas accomplies.

Quant à moi, j'ai pourtant considéré avec beaucoup de sérieux le double objectif que je m'étais fixé avant d'atteindre l'âge de trente ans :

— Mener une vie normale. C'est-à-dire m'intégrer harmonieusement à mes semblables, ne pas heurter par mon apparence, parvenir à dire avec conviction des choses banales. Me trouver un travail, certaines qualifications particulières (mais pas trop), aimer, faire l'amour, manger en agréable compagnie, voyager. Éviter d'être montré du doigt, d'alimenter les ragots. De façon générale : me plaire en compagnie des gens.

— Lire les plus grandes œuvres de la littérature. Et plus particulièrement les romans, les gros romans qui ont marqué l'imaginaire collectif. Parcourir une liste impressionnante, qui commence avec *L'Illiade* et *L'Odyssée*, se multiplie avec les chefs-d'œuvre du réalisme, de Stendhal à Zola, s'enfonce dans les labyrinthes des romans russes de Dostoïevski et Tolstoï, ressurgit avec les incontournables du XX^e siècle, les Proust, Kafka, Joyce, Musil, Thomas

Mann, Faulkner, Woolf, Kundera, Duras, Eco et compagnie.

Certes, j'avais mal jugé la profonde contradiction entre ces deux projets.

*

Lire en grande quantité était en soi un premier accroc à mes intentions de devenir un adulte normal. À l'école pourtant, on ne cesse de nous expliquer à quel point il demeure important de lire, à quel point il faut s'introduire dans l'univers des grands auteurs, qu'on nous prescrit comme une puissante médecine nous permettant de mieux comprendre les subtilités de l'âme humaine et la rude joute des bouleversements sociaux.

Ces recommandations, pas plus que les bonnes intentions, ne tiennent le coup devant les exigences de la dure réalité. D'après ce que j'ai pu observer, pour l'individu normal, vaguement cultivé, la lecture de grandes œuvres relève plutôt de l'intention, du projet régulièrement annoncé, voire de la promesse d'ivrogne. Le parcours du lecteur normal s'accomplit lentement, étape par étape, se voit sans cesse obstrué par les mille et une obligations de la vie de tous les jours, ou carrément détourné par l'attraction plus forte de l'écran de télévision ou de l'ordinateur. L'individu véritablement préoccupé de culture au sein de la masse demeure une exception, et la lecture acharnée d'auteurs le plus souvent décédés reste une occupation suspecte et marginale.

Si bien que celui qui lit beaucoup, qui s'acharne à lire dans un monde qui court après sa queue, est vu sans ambages comme un être inquiétant, pas tout à fait normal. Les grands auteurs eux-mêmes ont contribué à alimenter le mythe du lecteur fou, par les Don Quichotte et Madame Bovary qui se sont succédé – personnages dont l'insanité, causée par une trop forte consommation de livres, menace comme une épée de Damoclès au-dessus du lecteur invétéré. Leurs discours rejoignaient paradoxalement celui des curés et autres moralisateurs qui les censuraient et soulignaient à la moindre occasion les méfaits

des fabulations et des histoires immorales sur les esprits fragiles.

Aujourd'hui, il est vrai, plus personne ne cherche à censurer les livres. Mais la lecture de grandes œuvres, devenue souffrante et difficile, contrairement à des activités plus saines, comme s'avachir devant la télévision, ou s'éclater dans un bar archi bondé, se transforme en une absurde offense contre l'hédonisme ambiant. Ou bien le grand lecteur soulève une forme d'admiration, comme l'athlète qui vient de réaliser un exploit certes admirable, mais douloureux, inutile. Ou bien il se heurte à beaucoup d'incompréhension, lui qui parvient à passer de longues heures immobile, devant des pages sur lesquelles rien ne s'anime, forcément ennuyeuses à mourir.

*

Pour combiner deux objectifs quasiment irréconciliables, j'ai décidé de ruser, de lire sans qu'on me voie, presque en cachette, ou de façon à ce que jamais la lecture ne paraisse suspecte et vienne interférer dans une vie que j'espérais en apparence normale.

Ainsi, ai-je beaucoup lu la nuit. Mes heures gagnées à la lecture étaient des moments volés à la nuit, au sommeil. Comme si je remplaçais mes rêves nocturnes par d'autres, ceux bien éveillés dans lesquels me plongeaient les livres. Personne ne pouvait deviner que je lisais ainsi, sous l'éclairage discret d'une petite lampe, alors que l'immense majorité des gens s'abîmaient dans un sommeil profond. Certains pouvaient parfois être intrigués de me voir les traits tirés le matin, émergeant péniblement au milieu de l'avant-midi. Mais on pouvait attribuer ces écarts à une vie de fêtard impénitent, qui me donnait l'allure d'un rebelle, figure admirée s'il en est, tout en cachant habilement mon anormalité.

De longs et nombreux voyages m'ont aussi permis de lire en secret. Qui se préoccupe du lecteur absorbé dans un train, un autocar ou une salle d'attente? De toute façon, dans ces lieux de passage, personne ne connaît personne. Seuls les actes de folie agressifs ou spectaculaires suscitent ouvertement la désapprobation. Le lecteur n'at-

tire aucun regard, sinon parfois un air de curiosité de la part de ceux qui parviennent à circuler tout bonnement pendant des kilomètres, sans s'adonner à une occupation particulière. Ainsi, ai-je lu *L'homme sans qualités* dans les trains et les gares d'Europe, *Le docteur Faustus* en traversant l'ennuyeuse immensité des plaines canadiennes, *Sur la route* en Californie, par manque total d'imagination, Balzac au Maroc, Stendhal en Égypte, en surréalistes contrepoints à ce que je découvrais lorsque je levais les yeux.

Mes études littéraires ont aussi été une forme de camouflage. Qui reproche à un étudiant de faire son devoir ? Même si celui-ci consistait, en première année, à l'université où je m'étais inscrit, à lire quatre-vingt livres tirés d'une liste de plusieurs centaines de titres, un nombre normal pour moi, qui me plaignais pourtant en chœur avec mes camarades de ce travail inhumain, afin de mieux m'intégrer au groupe. (Cette obligation a depuis été retirée ; après tout, il ne fallait plus imposer de façon discriminatoire l'anormalité à une population ciblée d'étudiants, qu'ils aient ou non choisi la littérature comme champ d'intérêt...)

En revanche, j'ai échoué lamentablement à paraître normal à la lecture de chacun des grands et volumineux romans de Dostoïevski. Confiné dans ma chambre pendant les deux ou trois jours dont j'avais besoin pour les parcourir, incapable de sortir, parler, manger ou dormir tant que je n'avais pas terminé, je me relevais de l'expérience déconfit, épuisé, le visage défait, avec ce regard fou, hagard, que décrit si bien chez ses personnages l'écrivain que je venais de lire...

*

Si bien qu'à l'âge de trente ans, j'avais bel et bien réalisé le deuxième de mes objectifs.

Quant au premier, je n'en sais plus rien. Avant l'âge de trente ans, on a bien souvent une vision remarquablement précise de ce qu'est la normalité ; les choses changent par la suite. Peut-être devenons-nous un peu comme les psys qui utilisent ce mot avec répugnance ; peut-être ressentons-nous moins le poids du regard de l'autre ;

peut-être sommes-nous tous secrètement convaincus que c'est la normalité qui, en fait, devient en fait anormale... Peu importe.

Il me reste désormais tous ces livres lus trop vite, trop tôt, trop mal, et parfois sans les comprendre, emporté que j'étais dans un curieux marathon. Des livres qui me hantent. Et qui me permettent parfois, à la bonne franquette, d'exprimer un commentaire savant à leur égard. Des livres, pour moi, comme des balises dans les réminiscences du temps perdu, ou qui réapparaissent, avec surprise, comme le remboursement d'une dette oubliée. Des livres que je redécouvre, incapable toutefois d'y jeter un regard entièrement neuf. Des livres qui me rappellent un autre moi, pourtant si près de ce moi familier du temps présent...

Et ces livres, malgré tout, amassés comme de vieux trophées, avariés par les carences de ma mémoire, je les conserve en moi comme un précieux trésor.